

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 2

Artikel: Caractères généraux de la guerre en montagne durant la campagne d'Albanie (1940-1941)
Autor: Bauer, Eddy / Leventis, Georges A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342715>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nous en voudrions de ne pas l'ajouter, même si cela sort du sujet : qu'on la dote, sans plus tarder, du fusil-automatique, car il faut augmenter la puissance de son feu ; c'est indispensable et urgent : *chez nous*.

31 janvier 1956.

Colonel-divisionnaire MONTFORT

Caractères généraux de la guerre en montagne durant la campagne d'Albanie (1940-1941)

AVANT-PROPOS

Le colonel Georges A. Leventis, de l'Armée hellénique, n'est pas un inconnu dans les sections romandes de la Société suisse des officiers. L'automne dernier, en effet, il les entretenait des divers aspects de la guerre des partisans. Il le fit à la lumière de ses expériences personnelles de combattant et à l'aide d'une vaste documentation d'origine officielle. Les hauts et les bas de la guerre soutenue entre 1946 et 1950 par les troupes du gouvernement d'Athènes contre les bandes communistes de l'E.L.A.S., constituaient, certes, pour un officier et un patriote grec un sujet douloureux. On rendra cette justice à notre conférencier que son exposé ne nous épargna aucune clarté sur les divers aspects de ce problème si mal connu, dans la complexité de ses circonstances idéologiques, politiques et militaires, de notre public d'officiers suisses.

Au moment de quitter la Suisse, le colonel Leventis eut encore l'amabilité de nous faire remettre un important dossier qu'il avait constitué sur la campagne d'Épire et d'Albanie de 1940/1941, en nous autorisant à en tirer quelques extraits pour la R.M.S. Nous nous acquittons aujourd'hui de ce mandat en présentant à nos lecteurs ses conclusions sur la conduite de la guerre en montagne. Ainsi qu'on en jugera, ce ne sont pas les vues générales d'un théoricien, mais bien plutôt la synthèse réaliste des expériences de la pratique. A cet égard, l'auteur se présente non seulement comme un témoin mais aussi comme un exécutant : le 28 octobre 1940, il commandait une batterie dans le massif du Pinde et fut quelques semaines plus tard nommé à la tête d'un groupe d'artillerie.

Mais avant de lui passer la plume pour ainsi dire, nous voudrions encore insister sur deux points :

- 1^o sur la résolution patriotique du peuple grec, laquelle sur le champ de bataille, s'est traduite par l'ardente volonté offensive de la troupe et du commandement. Rien de tout cela, toutefois, ne se fût traduit par les succès dont on se souvient encore, si le soldat, le sous-officier et l'officier helléniques n'avaient pas été parfaitement instruits et entraînés ;
- 2^o sur l'origine des mécomptes italiens en Epire et en Albanie ; il ne faut pas la chercher, comme on l'a dit et écrit trop souvent, dans la mollesse de l'homme et l'incapacité des cadres. Le colonel Leventis, bien au contraire, rend hommage à la vaillance de l'ennemi d'hier, et, particulièrement, à la haute qualité de la Division de montagne *Julia* et des 8^e et 9^e Rgt. alpins. Ce qui conduisit l'armée italienne à deux doigts de la catastrophe, ce fut bien plutôt et en très haut lieu un défaut complet de préparation politique et militaire. Preuve en soit ce rapport secret que, le 4 décembre 1940, l'intendant général des troupes italiennes en Albanie adressait au général Cavallero, le jour de son débarquement à Valona :

Etat des magasins, bases et dépôts d'Albanie à la date d'aujourd'hui (4. 12. 40) :

- vivres de réserve : néant,
- équipement : minimum,
- vêtements de laine : 0,
- munitions d'infanterie : 0,
- munitions d'artillerie : insignifiantes,
- armes et artillerie : toutes disponibilités épuisées,
- matériel du génie : pratiquement nul,
- matériel sanitaire : insuffisant ¹.

Le lecteur, assurément, nous dispensera de tout commentaire.

Major ED. BAUER

N.B. — Les annotations sont de nous.

Le problème le plus épineux qui se posa aux deux adversaires, durant cette campagne, fut celui du ravitaillement de leurs forces combattantes, et, en général, celui des transports.

¹ Nous extrayons ce rapport de l'ouvrage que le colonel Carlo Cavallero a consacré à la mémoire de son père : *Il dramma del maresciallo Cavallero* ; Arnoldo Mondadori, Milan, 1952, p. 93.

Les *Italiens* ne comptaient pas devoir se battre longtemps dans les montagnes de l'Épire. C'est pourquoi leurs unités étaient organisées pour opérer en plaine. Ils disposaient de nombreux moyens motorisés destinés à rendre leurs troupes plus mobiles, et, un premier succès obtenu, à les mettre en mesure de progresser rapidement sur Athènes.

L'unique division de montagne qui participa à la première attaque, fut la 3^e D. I. Alpine *Julia* qui s'engagea dans le massif du Pinde. Mais, elle aussi, ne disposait que d'un nombre restreint de mulets. Le commandement italien estimait qu'au bout de 5 ou 6 jours de combat, elle parviendrait à la rocade Janina-Metzovo, et qu'on pourrait alors la ravitailler par Janina. Dans cette hypothèse, elle fut approvisionnée de 6 jours de vivres portés sur l'homme. A l'expérience, ce calcul se révéla faux. Le jour J+6, le combat durait toujours, mais la division *Julia* n'avait pas atteint la route Janina-Metzovo. Les ressources locales permettaient de faire face à la situation, néanmoins au bout de quelques jours, le problème du ravitaillement se posa aux Italiens avec acuité. Ils tentèrent de recourir à la voie aérienne, mais, à cet égard, leur organisation se révéla comme insuffisante. C'est ainsi que dans le massif du Pinde, où je me trouvais avec ma batterie, dans une grande pénurie de vivres, je fus ravitaillé en suffisance par l'aviation ennemie qui, vraisemblablement, prit mon unité pour une troupe italienne.

Dès les premiers jours des opérations, le commandement italien a fait un effort sérieux pour procurer des mulets à toutes ses unités, soit en les réquisitionnant en Albanie, soit en les faisant venir de la péninsule. Mais pratiquement le problème resta sans solution. Dans son journal *Comando supremo*, le général Cavallero, commandant en chef des forces italiennes en Albanie, nous apporte un exemple caractéristique des difficultés qu'il rencontra dans ce domaine. Le 26 décembre, un télégramme de Mussolini lui ordonnant, sur un ton de reproche, de reprendre l'initiative avec les forces qu'on lui avait envoyées, il lui répondait le surlendemain par téléphone : « En réalité nos

forces sont inconsistantes, parce que nous sommes incapables de les ravitailler ; les bataillons de *Chemises Noires* n'ont pas de mulets, les D. I. *Acqui* et *Cuneo*, pas davantage. La situation est la même au 2^e Rgt. Inf. d'*Alpini*. »¹

Du côté *hellénique*, le même problème se posait avec une acuité encore plus grande, étant donné notre pauvreté en véhicules motorisés, et l'impossibilité où nous étions, de recourir au transport aérien.

La rigueur de l'hiver 1940 porta ces difficultés à leur comble. La neige recouvrait les rares sentiers qui couraient dans la montagne. On recourut au Génie pour la déblayer et pour flécher les itinéraires, mais cette méthode ralentissait considérablement les transports. D'autre part, en deux mois, 50 % de nos mulets avaient péri de froid ou s'étaient tués en tombant avec leurs chargements. Souvent, le déneigement de sentiers faisait apparaître une couche de boue de près de 80 cm. d'épaisseur. Et c'était un nouveau drame qui se présentait.

J'ai ici en vue le cas de la 9^e D. I., au combat dans le secteur du centre. Entre ses positions et ses bases de ravitaillement les plus proches, il fallait compter de 4 à 6 jours de marche pour un convoi muletier. Or un mulet peut porter 60 kilos au maximum, sur lesquels l'animal et son conducteur consommeront 5 kilos par jour. Il s'ensuit donc que 30 kilos seulement par mulet parviendront à leur destination. Mais encore, ce calcul n'a qu'une valeur de pure théorie, car le rendement des convois se diminuait encore du chargement des mulets morts de froid ou tombés dans les ravins.

D'autres divisions faisaient face, sous ce rapport, à des situations encore plus graves. J'ai sous les yeux un rapport du commandant de la 10^e D. I., daté du mois de janvier 1941, c'est-à-dire au cours d'une période d'opérations offensives. En voici un extrait :

« Depuis plusieurs jours, nos hommes ne touchent que 150 grammes de pain par jour, et les animaux moins d'un kilo

¹ Ugo CAVALLERO, *op. cit.*, p. 38.

d'avoine. Tels sont les déficits de nos convois à leur arrivée sur la ligne de combat, en raison des pertes de mulets survenues en cours de route... Le problème du ravitaillement prend un aspect tragique, vu l'état des itinéraires, le petit nombre de bêtes de somme et leur état d'usure. L'épaisseur de la neige dépasse 1 mètre 50, et il n'y a que quelques jours que nos hommes de première ligne ont reçu une deuxième couverture. »

Sur ce sujet, dans son *Journal*, le général Cavallero nous a conservé un extrait d'un rapport qu'il adressait à Mussolini ; le voici : « il est avéré que dans la vallée de l'Ossoum (ou Apsos), les Grecs qui attaquaient étaient à jeun depuis cinq jours. Il n'empêche que leur moral était excellent. »¹

Dans un autre rapport, le commandant de la 11^e D. I. s'exprime de la sorte : « Les évacuations pour gelures dépassent la moyenne de 45 hommes par jour. Quotidiennement, on me signale plus de 20 mulets morts de froid... A l'heure actuelle, le déficit de la division en bêtes de somme dépasse les 5000. Quant au reste, leur rendement est diminué de moitié par suite de leur affaiblissement. »

Nous tirons les remarques suivantes d'un rapport de la même époque, d'un autre commandant de division :

« Les cadavres des mulets qui ne cessent de s'abattre sur les sentiers abrupts qu'empruntent nos ravitaillements, barrent nos itinéraires, et rendent encore plus pénible la tâche déjà harassante de nos colonnes de montagne...

... Les convois muletiers se disloquent et s'égarer dans les bourrasques de neige. Des groupes de sapeurs marchent en tête des convois. Il leur appartient de repérer les itinéraires suivis par les convois précédents, à travers ces montagnes extrêmement accidentées et d'accès difficile.

Ici et là, on est obligé de tailler des marches dans la neige gelée. Ceci n'empêche pas que les mulets glissent et se tuent en grand nombre. Il en résulte que nos transports se ralentissent

¹ Rapport téléphonique du général Cavallero à Mussolini, en date du 12 décembre 1940, *op. cit.* : p. 20.

au-delà de toute mesure et que les difficultés de nos ravitaillements confinent au tragique.

La neige déblayée, la boue apparaît en maints endroits ; nos mulets y enfoncent jusqu'au ventre de sorte qu'il faut souvent deux jours de marche pour couvrir une étape de 15 kilomètres. »

Nous trouvons dans un rapport de la 15^e D. I. : « En maints endroits, le quart seulement des bêtes parvinrent à leur destination. Le reste s'était égaré en route... Les mulets sont incapables de se charger des pièces de montagne. Il faut les faire porter par les artilleurs. »

ORGANISATION DES UNITÉS

Comme je l'ai fait remarquer précédemment, les Italiens, à l'origine, n'ont pas accordé toute l'importance convenable à l'organisation des unités en vue de la guerre en montagne. Mais par la suite, ils ont envoyé en Albanie 5 divisions d'*Alpini*. Le général Cavallero, dans son ouvrage, nous révèle même qu'on envisagea le transport d'une division de montagne allemande qui se serait engagée dans le secteur du centre. Le général von Rintelen, attaché allemand au *comando supremo*, se rendit sur le front pour discuter de cette affaire avec le général Cavallero. On y renonça finalement pour ne pas porter atteinte au prestige de l'armée et au régime fasciste¹. Tel était pourtant le crédit que l'on faisait maintenant aux troupes spécialisées dans ce type d'opérations.

L'armée hellénique possédait bien une organisation rudimentaire en vue de la guerre de montagne, mais elle n'a jamais été en mesure de mettre en ligne des unités spécialement instruites et organisées dans ce sens. Seule exception à cet égard : un petit groupement de skieurs qui monta au front vers la

¹ Mussolini écrit le 1^{er} janvier 1941 au général Cavallero : « Mon désir et ma certitude sont que votre énergie et la valeur de vos troupes rendront inutile une aide directe de l'Allemagne sur le front d'Albanie. » (*op. cit.* p. 45). Von Rintelen ne s'en rend pas moins à Tirana, le 11 janvier (*op. cit.* p. 49) et le Duce attend le 24 février pour décliner définitivement l'offre allemande (*op. cit.* p. 66).

fin de la campagne, et dont le rendement demeura très limité.

L'armée hellénique ne souffrit pas moins de sa pauvreté en armes à trajectoire courbe. Elle ne disposait par régiment d'infanterie que de 4 lance-mines de 81 mm. et de deux canons de montagne de 65 mm. Le régiment italien, en revanche, comptait 12 mortiers de 81 mm. et 54 de 45 mm., ainsi que 4 pièces d'artillerie de 65 mm. On ne saurait exagérer l'utilité de telles armes dans le combat en montagne.

D'un bout à l'autre de la campagne, les Italiens disposèrent d'une supériorité aérienne absolue, en dépit des renforts que nous avons reçus de la R.A.F. (39 chasseurs et 18 bombardiers légers). En terrain montagneux, néanmoins, à l'exception de quelques passages obligés, le rendement de l'aviation est resté plutôt médiocre. En plaine, par contre, et dans les vallées, il s'est révélé des plus efficaces et, à plus d'une reprise, l'avance de nos forces a été sérieusement entravée par l'action des ailes adverses.

TRANSMISSIONS ET GÉNIE

Les *Italiens* ont fait un large usage de la radio. Leurs liaisons par ce moyen descendaient jusqu'au bat. et bien souvent jusqu'à la cp. Mais ils chiffraient rarement leurs messages, ce qui, assez souvent, permettait à nos 2^{es} Bureaux qui interceptaient les émissions adverses, d'en tirer profit ¹.

Dans l'*armée hellénique*, le téléphone et la signalisation optique constituaient encore et toujours les moyens essentiels de notre service de transmission. Relevons, toutefois, que l'optique était réservée aux échelons supérieurs du commandement, à partir du bataillon.

La liaison-radio n'était établie qu'entre le C.A. et la divi-

¹ Le général MONTAGNE, ancien commandant du 15^e C. A. qui disputa les Alpes maritimes aux Italiens, en juin 1940, nous rapporte de nombreux cas analogues dans son ouvrage *La bataille pour Nice et la Provence*, Edition des Arceaux, Montpellier, 1951, pp. 91-93. Ordres et rapports passant en clair, l'artillerie française sanctionne sévèrement ces imprudences, alors que le mauvais temps aveuglait ses observatoires.

sion, et dans certains cas exceptionnels entre la division et le régiment.

Le *Génie italien* était fort bien équipé et entraîné. Lors de la première phase de la campagne, le commandement l'utilisa au mieux, pour réparer les destructions que nous avions fait jouer sur notre réseau routier. Quand nous passâmes à notre tour à l'offensive et que l'armée italienne dut battre en retraite, il nous opposa un plan de destruction sans lacune.

Le *Génie hellénique*, bien que totalement dépourvu d'équipement, s'est employé de son mieux, en faisant appel à des moyens de fortune. Son rendement, en conséquence, est demeuré insuffisant.

La campagne d'Épire et d'Albanie a démontré la valeur immense des destructions en montagne. Pratiquées aux passages obligés, les réparations qu'elles nécessitaient, demandaient des délais considérables, et imposaient des retards incalculables à la progression des unités.

EQUIPEMENT ET HABILLEMENT

Jusqu'au dernier jour de la campagne, ils demeurèrent insuffisants dans l'armée hellénique, et pas du tout adaptés aux dures exigences de la guerre en montagne. Nos soldats ont horriblement souffert du froid, et les pertes qui résultèrent de cet équipement inadéquat, furent excessivement lourdes. Les gelures nous occasionnèrent plus de 10 000 amputations. Les pertes pour gelures furent particulièrement nombreuses dans les divisions recrutées en plaine. Citons ici le cas de la 4^e D. I. mobilisée en Péloponnèse : en décembre 1940, elle subit de ce fait des pertes si nombreuses qu'au bout de 20 jours seulement de séjour en ligne, on dut la ramener en arrière pour *recomplètement* et réorganisation. En revanche, dans le même secteur et à la même époque de l'année, la 8^e D. I. a relativement très peu souffert du froid ; c'est aussi qu'elle se recrutait parmi les montagnards de l'Épire, accoutumés, d'ores et déjà, aux rigueurs de l'hiver en altitude.

ASPECTS TACTIQUES

Notre armée, dans son organisation qui ne comportait ni blindés ni antichars, ni grandes unités de campagne à proprement parler, dut se borner pendant la première période du conflit, à défendre les points de passage obligés en montagne. Elle tenta de s'opposer aux progrès de l'ennemi en barrant fortement ces passages, et cette tactique lui réussit dans tous les secteurs où la manœuvre des moyens motorisés était impossible.

Puis elle passa à la contre-offensive. A cet effet, les raisons que nous venons d'indiquer lui commandaient d'éviter les couloirs en plaine, mais de diriger ses attaques le long des crêtes dont la conquête entraînait la chute des vallées qu'elles dominant de part et d'autre. Cette tactique lui donna la possession des grandes routes qui suivent le fond des vallées. Très efficace, à la vérité, cette méthode n'en comportait pas moins, en contrepartie, de regrettables lenteurs dans la progression.

Totalement dépourvue de moyens blindés et motorisés, l'armée hellénique ne fut jamais dans le cas d'exploiter rapidement par les vallées, les succès qu'elle remportait sur les hauteurs ; aussi bien, l'ennemi disposa-t-il toujours des délais nécessaires pour décrocher et pour organiser d'autres positions en profondeur. On perdit de la sorte des occasions exceptionnelles. Nous ne citerons qu'un exemple à ce sujet. Après la chute de Kakavia, le 4 décembre, notre exploitation en direction de Tepeleni-Valona, se développa en terrain montagneux. Elle fut donc beaucoup trop lente pour interdire aux unités mobiles de l'armée italienne de retraiter de la région de Kakavia dans celle de Tepeleni, et de venir occuper tout à loisir cette dernière position fortifiée. Ces délais, au surplus, permirent au Haut Commandement italien de faire passer l'Adriatique à de puissants renforts, et de conjurer de la sorte la catastrophe menaçante.

Si l'armée hellénique avait disposé en ce moment-là d'une

seule grande unité motorisée et blindée, elle aurait pu la lancer dans la vallée du Drin, à la poursuite des Italiens. Une telle exploitation du succès remporté à Kakavia, par nos troupes de montagne, nous aurait vraisemblablement menés à Valona en deux ou trois jours, et, dès lors, la guerre eût peut-être été terminée et terminée à notre avantage.

La région montagneuse ne comportant aucune route de rocade, nous imposait, dès le début d'une opération, de disposer les forces nécessaires sur chacun des axes de l'attaque. Le plus souvent, tout le long de son exécution, il ne fallait pas compter pouvoir transférer des réserves d'un secteur dans un autre.

La ligne de crête constitue un axe ou une direction d'attaque. Ordinairement, d'une crête à l'autre s'ouvre un ravin profond et, le plus souvent, impraticable. Il s'ensuivait que nos unités attaquant dans des directions parallèles, ne pouvaient maintenir le contact entre elles. D'autre part, le défaut total de moyens de transmission-radio provoquait presque toujours, dans le même cas, la perte de toute liaison entre elles.

Nos attaques le long des crêtes nous conduisaient à des fronts étroits, et l'impossibilité où nous étions de déployer nos forces, provoquait souvent des accumulations de troupes dans une même direction. Dans la plupart des cas, il n'existait qu'un seul itinéraire sur un même axe d'attaque ; d'où les délais extrêmement longs que demandait le rassemblement sur leurs bases de départ, des troupes destinées à l'opération.

En *défensive*, l'impossibilité où l'on se trouve de déplacer ses réserves, conduit à installer celles-ci très en avant ; il n'y a pas d'autres moyens d'assurer leur intervention à temps. Pour la même raison, la configuration du terrain imposera bien souvent au commandement de fractionner, dès l'origine, ses réserves dans des directions différentes.

En ce qui concerne l'*artillerie*, sans compter les servitudes qu'imposent en montagne le transport du matériel et le ravitaillement en munitions, l'observation des tirs nous a présenté des problèmes très difficiles. Par brouillard ou tempête de

neige, tout appui d'artillerie était exclu. D'autre part, l'existence, bien souvent, de crêtes successives entre les postes d'observation et la zone des buts, rendait particulièrement ardu le réglage des tirs.

Leur réglage par un observateur aérien aurait constitué une excellente solution de cette difficulté. Mais, faute de moyens, on n'a pas pu, du côté grec, recourir à cette méthode, pendant la campagne d'Albanie. Quoi qu'il en soit de cette question particulière, le bon entraînement de nos artilleurs leur a permis de faire face à tous les problèmes qui se présentaient avec un succès et une efficacité auxquels nos propres adversaires n'ont pas laissé de rendre hommage.

L'esprit d'initiative et la personnalité des commandants subalternes revêtent dans la guerre de montagne, un rôle de valeur inestimable. Le cas est le même pour le simple soldat. La qualité individuelle du combattant, son endurance physique, son moral et son aptitude au tir, se sont avérés des facteurs d'importance primordiale pour la conduite efficace de ce genre de combat. Nous croyons en Grèce que vous, Suisses, possédez toutes les vertus du bon soldat de montagne et que, dignes descendants de Guillaume Tell, vous demeurez les meilleurs tireurs du monde.

Colonel GEORGES A. LEVENTIS

La recherche opérationnelle

Lorsque Clemenceau a dit que la guerre était une affaire trop sérieuse pour la confier à des militaires, a-t-il simplement lancé un de ces traits cinglants dont il avait le secret ? ou bien a-t-il plutôt voulu exprimer, en les poussant jusqu'au paradoxe, les sentiments que lui inspiraient les difficultés sans cesse croissantes qui se dressaient au travers de son chemin ? Il n'est guère possible de le dire.